Ces Bons Bleus!

La discorde est au camp d'Agramont.

L'article récent du *Telegram* a forcé Achille à sortir de sa tente où il boudait prudemment. Malheureusement, le Sénateur Bernier n'a d'Achille que l'aveugle impétuosité et le bouillant orgueil; et son dépit l'a mal inspiré en cette occasion.

Il n'y a point d'indiscrétion à lui attribuer la paternité de l'article paru dans *Le Manitoba*, son organe; tout l'y dénonce, le style, le ton et les maladresses.

Si l'honorable sénateur s'était contenté de relever les insultes à la province de Québec, nous n'aurions qu'à le louer de son attitude.

Mais il répond au fanatisme par le fanatisme, et ses menaces aussi irraisonnées que violentes ne peuvent qu'excuser les violences de son adversaire d'aujourd'hui, ami d'hier.

La guerre sainte! allons; Monsieur Bernier pourra changer d'étiquette, il restera toujours un fanatique exagéré, outré; il sera toujours de ceux dont on peut dire qu'ils "n'ont rien vu, rien appris."

Mais procédons par ordre, car cet article visiblement arraché par le dépit de se voir compromis est rempli de belles choses; il convient de les savourer.

Quand deux complices se disputent, le juge n'a qu'à écouter pour être exactement renseigné sur la conduite de l'un et de l'autre.

Contentons-nous aujourd'hui du rôle de greffier, le peuple sera juge.

Voici d'abord un passage fort édifiant sur le rôle des conservateurs dont Hugh John Macdonald est le chef.

"Que Québec se soit égarée dans ses choix parlementaires, c'est bien aussi notre avis; mais il est quelqu'un qui n'a pas le droit de le lui reprocher, c'est le *Telegram* et avec lui, tous ceux qui expriment sur le même ton les mêmes pensées.

"Si l'ancien gouvernement s'est vu délaissé par l'électorat de Québec, si le parti conservateur n'est plus en faveur dans cette province, c'est dû, non pas entièrement mais beaucoup aux infidélités de certains hommes à leurs chefs, et de certains organes du parti aux directions de ces chefs; c'est dû à certains discours hostiles de ces hommes, à certains articles antipathiques de ces journaux aux droits de la minorité catholique du Manitoba."

Ainsi donc, voici avouée par M. Bernier, l'ardent tory, l'hostilité si évidente du parti conservateur contre nos droits; mais M. Bernier n'est pas sincère lorsqu'il parle de l'infidelité de certains hommes à leurs chefs; car ce sont ces chefs eux-mêmes, ce sont les organes de ces chefs qui ont prononcé ces discours, écrit ces articles.

Lui-même l'avoue quand il ajoute:

"Les déclarations de M. Toombs, pour ne parler que des plus récentes, celles de M. Hastings, ont servi de thèmes aux discussions politiques dans Bagot. Elles ont pu faire croire que justice nous avait été rendue et que le parti au nom duquel ces messieurs ont prétendu parler, en était pour le moins chagrin."

Nous serions heureux de savoir quel est pour M. Bernier le chef du parti conservateur au Manitoba?

N'est-ce donc plus M. Hugh John Macdonald qui assistait au banquet de Miami, qui a entendu les déclarations faites par Toombs et Hastings, et n'a point protesté?

Qui parlera au nom du parti si ce n'est pas M. Hastings, l'organisateur du parti conservateur dans la province!

Relisez cette phrase typique;

"Elles ont pu faire croire...... que le parti au nom duquel ces messieurs ont prétendu parler," en était pour le moins chagrin."

Cette phrase suffirait à faire connaître toute la tactique, toute la politique de M. Bernier.

C'est toujours la même dissimulation, les mêmes réticences mensongères.

C'est prendre de bien inutiles précautions pour cacher la vérité et couvrir le parti.

Au moins les conservateurs dont M. Hugh John Macdonald est le chef reconnu, ont pour eux le mérite de la franchise; s'ils sont fanatiques ils n'ont pas honte de le montrer.

Ils l'ont déclaré à maintes reprises.

"Greenway a trahi le peuple en faisant des concessions aux catholiques, et le parti conservateur s'il arrive au pouvoir entend faire appliquer dans son entier la loi des Ecoles de 1890!"

Ceux-là ont du moins le courage de leur opinion.

Leur sincérité peut servir d'excuse a leur fanatisme.

Ils combattent à visage découvert.

Les efforts tentés par M. Bernier pour voiler ces déclarations si nettes, mais si fâcheuses pour lui, ne sont pas de nature à le rehausser dans l'estime des honnêtes gens.

Ces efforts ne serviront qu'à montrer le dépit profond où l'a plongé la franchise de ses anciens alliés, franchise qui lui rend désormais impossible une alliance sur laquelle reposait son dernier espoir.

"C'est dur, en effet," dit-il plus loin, pour Sir McKenzie Bowell, et pour Sir Chs. Tupper, de voir les populations se détourner d'eux."

C'est non moins dur assurément pour l'honorable sénateur de voir ces mêmes populations se détourner de lui et pour comble d'infortune de voir ses alliés eux-mêmes se refuser à jouer plus longtemps la petite comédie où il se plaisait tant, et dont il remplissait si bien le rôle!

Pauvre! pauvre sénateur! Il l'a certainement prononcé le fameux "Tu quoque fili!"

Le dépit du lâche abandon où le laissent ainsi les conservateurs du Manitoba lui fait perdre désormais toute mesure.

Il brûle ce qu'il adorait, il menace de se séparer!

Nous n'y voyons pour nous nul inconvénient, et il est probable que le parti de H. John Macdonald ne sera pas outre mesure effrayé de cette terrible éventualité.

Ce n'est certes pas l'appoint de l'infime coterie dont l'hon. sénateur est le chef qui pourra être d'un grand poids lors des prochaines élections.

Logiquement, et s'il n'avait en vue que le bonheur de ses compatriotes, Monsieur Bernier n'aurait donc plus qu'à se rallier franchement au parti libéral, à la politique de Sir Wilfrid Laurier.

Du moment que ses yeux désillés perçoivent enfin la vérité, du moment qu'il ne peut plus décemment, lui-même l'avoue, suivre le parti conservateur, en présence des appel odieux au fanatisme de race, qui chaque jour remplissent les colonnes du *Mail and Empire*, du *Telegram* et de cent autres feuilles conservatrices, le seul parti franc et honnête pour lui c'était de confesser son erreur.

Il pouvait reconnaître sans déshonneur, avoir mal placé sa confiance.

Il serait sorti avec les honneurs de la guerre et tous les honnêtes gens l'eussent approuvé.

Mais c'eut été bien mal le connaître que d'attendre de lui un si beau dénouement.

Au lieu de cela, que voyons-nous?

Un appel aux passions que lui-même condamne chez les autres.

Ecoutez cet appel de la trompette sénatoriale, écoutez rônfler la peau d'âne!

"Quand aura sonné l'heure de la guerre sainte, les hommes aujourd'hui séparés par des abymes [avec un *y* s'il vous plait!] se rapprocheront......... Les circonstances feront surgir des chefs, et l'agitation battra son plein."

L'entendez-vous le bouillant Achille! prêt à verser son sang sur l'autel de la patrie!

Comme il l'aime, comme il la désire cette agitation si propice à ses desseins!

Il en a toujours vécu, il ne saurait vivre sans elle, elle est sa seule raison d'être!

Il la lui faut a tout prix.

Aussi écoutez-le encore.

"Non, la question scolaire ne disparaitra point de l'arêne politique!"

Est-il possible d'avouer plus clairement, plus cyniquement son unique préoccupation jusqu'à ce jour: Maintenons la question des écoles dans l'arêne politique!

Pour lui permettre sans doute de monter sur son ancien trépied et de déclamer "au nom de tous les catholiques du Manitoba."

N'avons-nous pas eu raison de dénoncer cet homme comme le plus dangereux ennemi de nos droits, comme le brandon de discorde.

La colère est mauvaise conseillère, dit-on, et l'honorable sénateur en y cédant nous a dévoilé toute sa pensée.

Elle est bien celle que nous avions devinée, celle que nous avons combattue et que nous combattrons sans relâche.

Non, mille fois non, la Question des Ecoles ne restera pas dans l'arêne politique, où elle n'aurait jamais dû être traînée, pour faire le jeu des ambitieux comme les Berniers.

Grâce à la sagesse et à la fermeté de Sir Wilfrid Laurier elle en est sortie, et elle n'y rentrera plus, dussent tous les politiciens sans valeur et sans conscience qui en vivaient jusqu'à ce jour, en mourir.

Certes, nous sommes loin d'avoir tout ce que nous sommes en droit de réclamer, mais l'heure de la justice a sonnée, nous avons confiance, une confiance justifiée par des faits et non par des mots ronflants en *y*, nous avons confiance dans l'avenir et nous entendons, toute la population canadienne-française du Manitoba entend, laisser à ceux qui seuls ont mission pour le faire, le soin de nous obtenir une solution complète conforme à la justice et à nos droits.

Il n'est pas besoin pour cela d'en appeler à la guerre sainte.

Il n'est pas besoin de former un nouveau parti, nous n'avons qu'à laisser faire nos chefs spirituels, nous n'avons qu'à donner notre appui sincère au parti libéral, à Sir Wilfrid Laurier afin de lui assurer la possibilité d'atteindre le but qu'il poursuit victorieusement avec tant de sagesse et de décision.

Oui nous le connaissons votre fameux parti, cher sénateur, l'étiquette ronflante que vous y accolerez peut être quelconque, mais en réalité ce sera le parti des Bernier, des LaRivière, des ambitieux, le parti des égoïsmes féroces, le parti des hypocrisies, le parti des bizantins.

Vous pourrez l'appeler national, indépendant, neutre, ce ne sera jamais qu'un miroir à alouette, une coterie dont M. Bernier sera le Dieu, et son intérêt le but.

Vous pourrez peut-être rallier autour de vous quelques bons gros naïfs, quelques moutons du troupeau de Panurge auxquels se joindront quelques médiocrités ambitieuses et mécontentes, quelques individus du genre "selfish," classe des "chauve-souris."

Vous pourrez former une petite coterie d'adoration mutuelle où vous ferez la "roue" devant la galerie.

Son nom est indiqué:

"La factions des Paons"!

Mais quant à former un parti, jamais, au grand jamais.

Rayez cela de vos papiers.

Battez la grosse caisse, si bon vous semble, le député de Provencher sera un merveilleux instrument; faites sonner vos crécelles, embouchez les trompettes sacrées de votre magasin d'accessoires habituel, démenez-vous, agitez-vous, lancez aux foules vos boniments les plus pompeux, ce sera peine perdue, la foule s'éloignera de vos tréteaux, vous ne ferez point recette.

Vous et votre acolyte le clown La Blague, vous êtes brûlés, finis, et si vous avez la moindre dignité vous ne devriez avoir qu'une préoccupation: vous faire oublier.

A cette seule condition vous pouvez espérer d'être pardonnés.

Vos derniers alliés vous abandonnent, tout le monde se détourne de vous, vos rodomontades font simplement hausser les épaules, votre seule ressource est de tomber avec grâce.

Sinon, gare aux pommes cuites.

Vous vous trompez étrangement si vous prenez vos désirs pour des réalités, si vous accordez la moindre attention aux criailleries de quelques fanatiques, qui, noyés, submergés, ne reculent pas devant les pires manœuvres pour essayer de se sauver!

La guerre de race! Allons donc!

Jamais depuis plus de vingt ans le Canada n'a été plus tranquille et plus uni, jamais le fanatisme n'a été plus affaibli; toutes les folles équipées de quelques-uns de vos amis d'hier n'ont pu rénssir à créer la moindre mésintelligence de race ou de croyance.

Il est bon, il est nécessaire de relever et de flageller toute tentative de ce genre, mais il est absolument ridicule d'y attacher la moindre importance quant à son effet sur le peuple.

Ces maladies-la se traitent par le mépris!

Mais c'est une coupable manœuvre, que celle à laquelle vous vous êtes livrés: leur donner la réplique.

Vous faites leur jeu en criant plus fort qu'eux, en prêchant l'agitation, la guerre sainte.

Mais grâce à Dieu, votre voix se perd dans le désert, et ne peut avoir d'écho.

Votre réponse de sectaire à un autre sectaire n'a pas de sens pour nous.

Vous êtes le digne frère des conservateurs de Beauharnois faisant leur campagne sur une question de race.

Ecoutez donc ces nobles paroles de Sir Wilfrid Laurier à la dernière session, lorsque faisant allusion à ces misérables manœuvres il s'écriait:

"Quant à moi, si je ne puis gagner qu'au moyen de tels appels, je veux être défait à chaque occasion,"

Méditez-les, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et quant à votre évocation du parti national, écoutez encore ce que disait il y a déja quelques années Sir Wilfrid Laurier:

"Vous voulez," dit-il, "unir tous les catholiques dans un même parti, sans autres liens, sans autre base qu'une commune religion. Mais n'avez-vous pas réfléchi qu'en agissant ainsi vous allez ranger toute la population protestante en un parti unique, et alors au lieu de la paix et de l'harmonie qui existent maintenant entre les différents éléments de la population canadienne, vous ouvrez la porte à la guerre, à la guerre religieuse, la plus terrible de toutes les guerres."

Ces paroles-là respirent le bon sens le plus absolu; elles sont la condamnation sans appel des vains efforts auxquels vous vous épuisez.

Toutes ves pompeuses déclarations n'ont qu'un but, qu'une raison:

Sauver le Sénateur Bernier du bourbier où il s'enlize.

Trop tard, sénateur, trop tard.

Vous avez trop longtemps crié au loup sans raison, le loup peut vous manger tout à son aise.

Personne ne se dérangera à vos cris.

La Verite Vraie.

Le Manitoba se dit autorisé à déclarer que Monseigneur Langevin n'a pas prononcé dans son sermon à l'Immaculée Conception les paroles que nous avons citées l'autre semaine.

A cela nous n'avons qu'une réponse à faire.

Nous nous en rapportons à la bonne foi des quelques centaines de personnes qui assistaient à la cérémonie.

Nous les laissons juges de décider qui, de nous ou du *Manitoba*, outrage sciemment la vérité.

Et s'il le faut nous pourrons fournir au *Manitoba* autant de témoignages écrits qu'il le désirera, attestant "que nous avons aussi textuellement que possible reproduit le sens exact des paroles prononcées."

Nous tenons à faire cette rectification non pour *Le Manitoba*, mais par respect pour la vérité.

D'ailleurs nous avouons que les paroles "françaises" que nous avons citées ne pouvaient être les paroles mêmes de Monseigneur puisqu'il parlait en "anglais."

Après tout c'est probablement sur cela que se base le démenti du *Manitoba*.

C'est habile, mais c'est......... (nos lecteurs mettront le mot).